

"Sons de cloches"

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 6

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569117>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«SONS DE CLOCHES»

Un heureux hasard, personnifié par l'un de nos aimables abonnés, nous a mis entre les mains deux lettres qui sont pour nous d'un très vif intérêt.

Nous les publions ci-après avec son autorisation.

La première de ces lettres adressée à notre camarade par l'un de ses amis qui, loin de partager ses opinions qui sont aussi les nôtres lui en fait un violent reproche, contient les accusations-types que l'opinion publique ignorante nous adresse.

La seconde lettre est la réponse dans laquelle les objections contenues dans la première sont réfutées point par point avec une sincérité évidente et touchante.

Il est regrettable que nous ne puissions porter cette correspondance à la connaissance du public le plus large. Disant cela, nous pensons évidemment plus particulièrement au second de ces écrits. Les arguments qu'il contient seront, pourtant, de nature à inspirer tous ceux qui, attaqués, devront prouver que nous n'avons absolument rien de commun avec quelque sorte que ce soit d'anormaux.

Philippe Marnier.

L. . . . le 31 juillet 1950.

Mon bien cher François,

Je tiens à te remercier pour ton gentil et toujours cordial accueil.

Malheureusement, tu me semblais cette fois absorbé par de lointaines pensées . . . Je t'ai à peine vu et tu me semblais bien étrange, mon pauvre François, et plus cela va, plus j'ai de mal à reconnaître en toi le fin, le spirituel, le raffiné François que j'ai connu jadis, et te portant une vieille affection, je n'en suis que plus choqué, plus peiné.

Voici trois mois, après être resté muet vingt-cinq ans sur ton genre de vie privée, très privée, j'avais pris mon courage à deux mains, et fort de notre vieille amitié, je m'étais efforcé de t'ouvrir les yeux sur tes turpitudes, sur tes folies sexuelles qui ne peuvent que t'amener des déboires, des ennuis, des drames plus ou moins tragiques.

J'avais espéré que tu m'aurais écouté, que tu avais entendu la sonnette d'alarme que j'avais tirée, que tu arriverais à dominer tes penchants un peu spéciaux. J'ai regretté de constater la semaine passée que j'avais prêché dans le désert, surtout lorsque je t'ai vu accompagné de ce gamin. Sans t'en rendre compte, tu faisais la risée de tout le monde, tellement tu en semblais amoureux, et ce besoin que tu avais de l'imposer à tous, alors que lui était beaucoup plus discret que toi . . .

Tu m'as dit que tu voulais vivre à ta guise, sans recevoir de conseils. On ne peut rien dire à cela et tu penseras sans doute que je m'occupe de ce qui ne me regarde pas, mais je le fais une dernière fois, car j'estime qu'un ami d'aussi vieille date peut avoir encore le droit de parler et de donner un conseil désintéressé. Je ne me fais plus d'illusions à ton égard. Tu es mal parti et avec l'âge, cela ne peut aller qu'en empirant.

D'être un homosexuel depuis de nombreuses années, cela s'appelle vice, maladie ou dérangement cérébral. Pour toi et ceux de ton milieu spécial, vous vous considérez au contraire comme une élite, comme des êtres supérieurs aux autres. Chacun son point de vue et si ce genre de vie te convient, c'est ton affaire. Mais, je vois au bout ta déchéance physique et morale. Tu ne pourras pas dire que je ne t'ai pas alerté. Tu devrais respecter ta famille, tes relations, ton commerce. Tu affiches cela publi-

quement à X., tu t'en fais une gloire. Tu devrais avoir au moins un peu de discrétion pour les tiens et le respect de ton nom. Si tu ne peux t'en guérir, va calmer ton vice à Z. . . . ou ailleurs, mais pas chez toi, au su et au vu de tout le monde.

Je dois te dire que je n'ai plus de plaisir à aller chez toi comme jadis. Je me trouve gêné, mal à l'aise, ta façon de vivre qui m'écœure me gâte tout plaisir. Je te vois glisser de plus en plus et je ne te cacherai pas que mes visites seront désormais fort rares tant que tu n'auras pas retrouvé l'équilibre et une vie saine et normale. Il m'est trop pénible de voir le brave oncle François, aimé de tous, devenir la tante Françoise . . .

Ton vieil ami

Paul.

B., le 11 août 1950.

Mon cher Paul,

Je savais qu'un jour tu te départirais de ton silence, de ce silence que tu observais depuis de si longues années, pour me parler de ce qui ne pouvait manquer de t'étonner, pour ne pas dire plus.

Hélas, — notre vieille et solide amitié m'encourageait à le penser — je m'attendais à davantage de compréhension et non pas à un tel réquisitoire de ta part. Tout en te sachant gré de ta franchise qui met fin à une équivoque pénible, je souffre beaucoup de l'attitude que tu as adoptée à mon égard et il m'est pénible de devoir constater que tu te ranges dans la catégorie de ceux qui nous considèrent, moi et mes pareils, comme des êtres anormaux, désaxés, tarés vieieux, que sais-je encore. Franchise pour franchise, laisse-moi te dire, mon cher Paul, que tu prends position contre quelque chose dont tu ignores tout et qu'une foule ignore non moins que toi.

Est-ce ma faute à moi, est-ce notre faute à nous tous si nous sommes tels? Bien sûr que non, tu le sais bien. Et, disant cela, ne crois surtout pas que j'exprime quelque regret voilé.

Tout réside à la fois dans un problème d'ordre physiologique et psychologique dans les détails duquel je n'entrerai pas. Les médecins-psychiâtres et une abondante collection d'ouvrages scientifiques t'éclaireront sur le sujet mieux que je ne pourrai jamais le faire. Je n'appellerai même pas au secours de ma plaidoirie le concours de grands hommes, écrivains, artistes, défunts ou vivants, qui partageaient ou partagent les goûts que tu me reproches. Je ne veux considérer que le côté moral de la question et j'estime être de taille à me laver tout seul des accusations que tu portes contre moi et, par contre-coup, contre tous ceux qu'avec moi tu juges «anormaux».

Je te l'accorde, nous avons des goûts «particuliers»: nous sommes destinés à vivre seuls et à finir nos jours dans la solitude, et les joies de la paternité nous sont refusées. Autant de conséquences que je suis le premier à déplorer. Je comprends ce que peut avoir de révolutionnaire notre non-conformisme auprès de tous les esprits bourgeois enfoncés jusqu'au cou dans leur quiétude faite précisément de conformisme et de traditions immuables. Que l'on ne s'occupe de nous pas plus que nous ne nous occupons des autres. Evidemment, entre nous et tes semblables «normaux», il

y a un mur qui nous sépare, mais que vous avez bien vite franchi pour nous mettre au pilori et au ban de la société. De cela, vous n'en avez pas le droit! Nous avons le droit de vivre et de vivre comme nous l'entendons. Il n'y a pas trente-six façons d'envisager la morale et la nôtre est la même que la vôtre. J'admets que les brebis galeuses qui émergent de nos rangs nous causent beaucoup de tort et n'ont aucune excuse, mais, tout de même, que l'on ne nous juge pas tous d'après le même gabarit.

Nous aussi, nous avons un coeur, cher Paul, un coeur capable d'aimer au-delà de la raison, un coeur capable de souffrir atrocement; un coeur affamé d'amour, assoiffé de caresses. L'acte sexuel n'est pas notre principal objectif, mais le complément ou plutôt le couronnement final d'une grande passion sincère et pure, oui pure, malgré tout ce que tu peux penser. Qu'est-ce qu'un instant de plaisir fugitif s'il n'est pas doublé d'un amour total et partagé? Quelle course à l'amour est la nôtre! Point n'est besoin de se parler. Deux regards qui se rencontrent, partant de deux paires d'yeux brillants de tendresse, n'est-ce pas plus éloquent que tous les discours, que tous les mots mis par le vocabulaire tendre à la disposition de ceux qui s'aiment? Ah! ces silences à deux, pelotonnés l'un contre l'autre, la sensibilité qui nous est propre nous permet, mieux que personne, d'en saisir le sens secret.

Lorsque, par malheur, devant la trahison — cela arrive, malheureusement, aussi chez nous — devant la trahison de l'être aimé, la souffrance étreint notre pauvre coeur, nous ne pouvons même pas, bien souvent, nous soulager un peu en nous confiant à quelqu'un et plus particulièrement à celle vers qui, quelque soit notre âge, nous nous tournons dès que nous souffrons, celle qui fut depuis toujours notre confidente et notre conseillère: notre mère. Notre maman à qui, pourtant, parvenus à l'âge d'homme, nous avons caché une partie de notre existence pour ne pas la faire souffrir, la sachant mal éclairée, elle aussi peut-être, sur ce qui nous vaut une réprobation générale. Cependant, quelle preuve avons-nous de ne pas trouver auprès d'elle la compréhension et l'appui dont nous aurions besoin dans des moments pénibles? Bien heureux sont ceux qui possèdent des parents qui, loin d'être intraitables sur ce chapitre, font, au contraire, preuve de cette compréhension qu'une multitude nous refuse.

Suis-je parvenu à te faire comprendre ce que je suis, ce que nous sommes: des gens équilibrés, propres, pas meilleurs, mais certainement pas pires que les autres.

Quant au reproche que tu m'adresses directement concernant mon comportement en public, je m'estime seul juge en la matière et il est insensé de prétendre que les conséquences, si conséquences il y a, de cette attitude puissent rejaillir et ternir l'honneur de ma famille. Personne ne m'a encore montré du doigt lorsque je passe en ville, accompagné ou non. Tu es le premier à le faire!

Ensuite, contrairement à ce que tu affirmes, bien que parmi nous se trouvent des êtres exceptionnels, intelligences brillantes, des génies (le mot n'est pas trop fort) dont nous sommes fiers, je ne me considère nullement comme étant supérieur à qui que ce soit. Et à ta crainte de me voir tomber, moi «et ceux de mon milieu spécial» pour reprendre tes propres termes, dans la plus basse des déchéances physiques et morales, je ne te répondrai que par un seul nom: André Gide, qu'aucune épithète ne sau-

rait assez qualifier. Je ne sache pas qu'il ait eu la fin misérable que tu nous prédis. Ajouter à cela autre chose me paraît superflu.

Enfin, de l'avis même de la Faculté, aucune thérapeutique ne nous est applicable. Pour ma part, je resterai donc ce que je suis et comme je n'ai pas la possibilité de faire des comparaisons, ni même l'envie d'en faire, je continuerai de préférer à la grâce de Vénus les charmes d'Apollon, content de mon sort et ne désirant pas en changer.

Ne me tiens pas rigueur, mon cher Paul, de la vivacité de ton de ces lignes et malgré ta décision d'espaier tes visites, ne m'abandonne pas tout à fait et conserve-moi ton amitié à laquelle je tiens beaucoup, malgré ce qui nous sépare.

Je reste ton vieil ami

François.

«*En*» est-il?

Par Philippe Marnier.

That is the question! Une question que l'on se pose chaque fois que l'on aperçoit n'importe où un visage sympathique ou même, simplement, une silhouette apparemment intéressante.

Ah! s'il «en» était, avec quelle facilité on «l'» aborderait, sûr de ne pas se heurter à un «bec». M. de la Palice n'aurait pas mieux dit! Tout de même, ce serait par trop facile et la vie deviendrait monotone si les cailles nous tombaient toutes rôties dans la bouche. Cependant, le doute subsiste: «en» est-il ou n'«en» est-il pas?

Telles sont sans doute les réflexions auxquelles se livrait Claude en pensant à Bernard dont il avait fait la connaissance il y a peu de temps dans une quelconque réception «mondaine» réunissant les notabilités de ce lieu de séjour campagnard.

Le revoir? Rien de plus facile. Le moyen le plus direct d'atteindre un but a toujours été la ligne droite. Alors, en avant! et sans détour... autant que possible.

Mais, laissons parler les personnages du petit roman mettant en scène Bernard et Claude, et où nous puisons ce qui suit:

«Bernard et Claude étaient allés jusqu'au moulin en passant par le chemin qui longeait le canal.

Le temps était orageux. Il faisait un de ces soleils brûlants, qui se consument trop vite et meurent dans une apothéose de nuages noirs, d'éclairs bleus et de pluie tramée.

L'herbe tournait au gris. L'horizon, un peu flou derrière les modulations de la chaleur, semblait monter du sol par sursauts et préciser ses lignes sur le bleu cru du ciel.

Des arbres tendaient leurs racines tarabiscotées dans la boue effritée des ruisseaux secs.

Excités par les libellules folles, les roseaux se heurtaient et laissaient courir un murmure de plaisir au-delà de leur masse mouvante.

Depuis quelques minutes, Bernard et Claude marchaient en silence.